

TIF FOR TAT



Le passant.—Voilà peut-être vingt heures que ce cheval est sous le harnais, la pauvre bête est fatiguée.
Le cocher.—Eh bien, et toi ! voilà peut-être vingt ans que tu y es sous le harnais, est-ce que t'es fatigué pour cela ?

AU SOUVENIR D'UN JEUNE AMI

*A cette heure mystérieuse
 Oh, sous la brise qui fraîchit,
 En deuil comme la scabieuse,
 L'âme s'éclaire et réfléchit :*

*Quand la nature est reposée,
 Songeur grave, je sens venir
 Dans la pénétrante rosée
 Le froid profond du souvenir :*

*Sous ce frisson mon cœur se serre
 Et tressaille en reconnaissant
 Dans la sensation sincère
 L'appel intime d'un absent.*

*Je scrute les plaines fécondes,
 L'éther sans cesse rayonné,
 Les mondes par delà les mondes,
 Les steppes noirs de l'Infini,*

*Et je me dis : " Oh ! vers quel astre
 A-t-il été se rallier
 Laisant ici-bas le désastre
 De sa place vide au foyer ? "*

*Est-ce à cette étoile petite
 Et d'un si doux rayonnement,
 Pendant comme une éternité
 En blancs festons au firmament ?*

*Il me semble que sa lumière
 Vient sourire à mon front rêvant,
 Avec la bonté coutumière
 De ce loyal regard d'enfant,*

*Et que cette âme, toujours tendre,
 Dans un de ces sillons lactés
 Glisse vers nous pour mieux surprendre
 L'accent de nos cœurs attristés.*

*Nul ne vient dire où nous exile
 La Mort à l'incivable serain,
 Je ne puis savoir ton asile
 Après avoir eu ton berceau.*

*Et, comme l'ami de ta vie,
 Tes parents, veufs de ton amour,
 Pleurant ta jeunesse ravie,
 Ignorent ton divin séjour,*

*Mais, quel que soit ton lot suprême
 Aux îles de l'immensité,
 C'est dans une étoile où l'on aime
 Que Dieu mit ton éternité.*

E. DES ESSAIETS.

LE CANARD ROUENNAISE

Un ancien juge, deux commerçants enrichis et retirés des affaires, le docteur, trois rentiers, formaient dans la localité une petite colonie de gens qui se fréquentaient sans relâche et vivaient agréablement. Sauf le docteur, ils étaient tous mariés ; plusieurs avaient des enfants, et la société ne manquait pas aux réunions hebdomadaires, qui se tenaient tantôt chez l'un et tantôt chez l'autre. Depuis des années que durait cette intimité, on n'avait eu à déplorer aucune discorde grave, même entre les femmes, et les brouilles légères qui survenaient à propos de jeu ou pour des questions d'amour-propre s'arrangeaient toujours à l'amiable. Cela tenait principalement à une chose : chacun possédait une spécialité que personne ne lui contestait et qui s'était établie à la longue par l'expérience.

Ainsi, c'était chez l'ancien magistrat, M. Paumier, que se trouvait la meilleure cave et, pourvu qu'on admit l'excellence de son flair en matière de vins, il concédait volontiers que M. Mage, un des deux commerçants, se montrait plus adroit que lui à la chasse. De même, nul ne se posait en concurrent du docteur pour tourner spirituellement l'anecdote ; M. Vaillant, un des rentiers, avait dans les farces une supériorité reconnue, tandis que son voisin, M. Piquet, était redoutable au whist.

Il existait pourtant une exception à cette belle ordonnance. Le troi-

sième rentier, M. Travers, ne jouissait vraiment d'aucune aptitude particulière et, malgré toute l'indulgence possible, il fallait bien reconnaître sa parfaite nullité. Ni joueur, ni spirituel, ni adroit, ni farceur, il présentait le modèle d'une rare insignifiance ; mais ses collègues, à cause de son humeur égale, s'accordaient à vanter son bon caractère, comme on décerne des prix d'encouragement aux enfants mal doués. C'était un homme de cinquante ans, gros, rouge, vigoureux et lent. Il n'avait jamais exercé aucun métier. Sa femme, très avare, le dominait absolument, et quand arrivait leur tour d'offrir à dîner, elle se répandait en lamentations sur la cherté des vivres. Lui n'eût pas mieux demandé que de recevoir largement, car il était riche de ses revenus accumulés, mais il finissait par céder à la rapacité de son épouse ; et on plaisantait leurs repas durant toute la semaine qui suivait.

Une histoire d'intérêts les amena un jour à Paris, où ils n'étaient venus qu'une fois dans leur jeunesse. Le premier soir, M. Travers, qui était assez gourmand, insinua qu'on pourrait bien aller dîner sur les boulevards, dans un grand restaurant, et Mme Travers, par hasard de bonne humeur, y consentit après quelques minutes de discussion.

Ils entrèrent dans un cabaret à la mode et s'assirent, un peu éblouis par les lumières, à la table qu'on leur indiqua. Un garçon leur tendit la carte et s'éloigna pendant qu'ils la lisaient lentement. Alors, l'attention de M. Travers fut attirée vers une table voisine, occupée par quatre messieurs et sur laquelle le maître d'hôtel apportait un large plat de métal blanc chargé de vivres.

—Qu'est-ce que ça peut être ? dit-il à sa femme

—Je n'en sais rien ; demande-le.

—Canard rouennaise, répondit le garçon.

Et, en même temps, M. Travers entendit un des messieurs qui disait :

—Découpez le canard, Emile.

—Tiens ! je suis curieux de savoir comment on découpe à Paris, murmura M. Travers à l'oreille de sa femme... et surtout le canard. Le canard est l'animal le plus difficile à découper et, après le canard, c'est l'oie sauvage. Chez nous, il n'y a que Mage qui sache découper à peu près, et encore...

Emile alla chercher une fourchette énorme et un couteau, dont la lame, longue et flexible, reluisait. Subitement intéressé, M. Travers se retourna franchement du côté du maître d'hôtel et l'examina des pieds à la tête. Emile paraissait quarante ans ; il était de taille moyenne, chauve et entièrement glabre. Son visage impassible contrastait avec l'extrême agilité de ses mouvements. D'abord, d'un geste vif et sûr, il piqua de la main gauche la fourchette dans le dos de l'animal et, le tirant du plat, l'éleva à une certaine hauteur. Un instant, il le regarda, les sourcils froncés, comme un ennemi, semblant le défier de fuir. Puis, de la main droite, il plongea brusquement le long couteau dans les chairs : une seconde après, l'aile tomba. M. Travers ne put retenir un petit cri d'admiration.

Ce fut le tour des autres membres. Armé de la lame tranchante, Emile n'avait plus l'air d'un simple maître d'hôtel, mais d'un maître d'armes qui ferait un assaut. Il ne découpait pas, il combattait. Entre ses doigts, le couteau prenait des allures d'épée et, chaque fois qu'il avançait le bras, on eût dit qu'il se tendait devant un adversaire.

Enfin, il ne resta plus du canard qu'une carcasse informe. M. Travers, enthousiasmé, se sentait des envies d'applaudir. Emile devina ce sentiment, car il s'avança vers lui :

—Monsieur desire-t-il un canard rouennaise ?

M. Travers répondit machinalement :

—Oui, oui, un canard...

Emile pivota vivement sur les talons et s'éloigna.

—Tu es fou ! fit Mme Travers. Un gros canard pour nous deux !

—J'ai très faim et, d'ailleurs, il est trop tard pour décommander.

Elle ajouta :

—C'est absurde !

Emile découpa lui-même ce second canard avec autant de maîtrise que

INTÉRESSANTE EXPÉRIENCE



Dorothée.—Essaye de faire deux cents tours. Il y a une de mes amies qui a réussi et elle est tombée morte.